

## Grecs, Romains et Égyptiens dans les *Ṭabaqāt al-umam* du cadī Ṣāʿid de Tolède (1068)

François CLÉMENT  
L'UNAM, Université de Nantes  
CESCM (UMR CNRS 6223, Poitiers)  
francois.clement@univ-nantes.fr

### Résumé

Le *Kitāb ṭabaqāt al umam*, ou *Livre des catégories des nations*, composé en 1068 par le juge-astronome tolédan Ṣāʿid al-Ṭulayṭulī, passe pour être la première histoire universelle des sciences, de l'Inde antique à l'Andalus contemporaine. La valeur de l'ouvrage tient moins à la somme d'informations qu'il rassemble qu'à une vision du monde décentrée par rapport à la double tradition arabe et biblico-coranique. En effet, la pierre de touche permettant de sérier l'humanité en deux n'est plus la Révélation mais le rapport que les nations entretiennent avec le savoir. Il s'agit d'un écart épistémologique majeur, puisqu'il postule la réalité d'un continuum historique de la « philosophie » et donc des nations qui l'ont portée à tour de rôle. Les quatrième, cinquième et sixième des huit « nations savantes » de Ṣāʿid, à savoir les Grecs, les Rūm et les Égyptiens, forment le pivot de l'ouvrage, dans la mesure où leurs philosophes, mathématiciens, astronomes et médecins incarnent à l'évidence, pour l'auteur, le modèle du savant et du sage, c'est-à-dire de l'être humain pleinement accompli.

### Summary

The *Kitāb ṭabaqāt al umam*, or *Book of Nation Categories*, written in 1068 by the judge and astronomer Ṣāʿid al-Ṭulayṭulī from Toledo, is considered the first universal history of sciences from ancient India to contemporary al-Andalus. The work is valued not so much for the amount of information collected as for a vision of the world outside of a tradition which is both Arabian and biblico-Koranic. The touchstone that indeed allows for the distinction of two sections within humankind is no longer the Revelation but the relation that nations have with knowledge. We are dealing with a major epistemological gap since it postulates the reality of a historical continuum of « philosophy », and therefore of the nations that elaborated and fostered it each in turn. The fourth, fifth, and sixth of the eight « erudite nations » defined by Ṣāʿid, namely the Greeks, the Rūm, and the Egyptians, are at the center of his work in that their philosophers, mathematicians, astronomers, and physicians obviously embodied in the author's eyes the model of the wise scholar, in other words the fully accomplished human being.

**Mots-clés :** Ṣāʿid Ibn Ṣāʿid al-Ṭulayṭulī – *Ṭabaqāt al-umam* – al-Andalus – histoire des sciences – transfert des savoirs – classification des nations.

**Keywords:** Ṣāʿid Ibn Ṣāʿid al-Ṭulayṭulī – *Ṭabaqāt al-umam* – al-Andalus – history of sciences – the passing on of knowledge – classification of nations.

## Introduction

J'ai eu l'occasion, à diverses reprises, de mettre en lumière un petit ouvrage composé à Tolède en 1068, ou du moins d'essayer de le faire<sup>1</sup>. Ouvrage petit par la taille et par la modestie apparente du propos : il s'agit d'une sorte de répertoire bio-bibliographique des « sages » et des « philosophes » que l'humanité a connus depuis les temps les plus reculés, c'est-à-dire des savants, ce qui inclut les mathématiciens, les astronomes, les botanistes et les médecins, à l'exception des hommes de religion et des juristes. Ce choix de limiter le *ʿilm*, la « science », au seul savoir profane, n'est pas anodin. Or, si l'ouvrage a connu une grande notoriété tout au long du Moyen Âge<sup>2</sup> et si les chercheurs modernes s'y intéressent encore, c'est à cause de son côté répertoire, justement, de son côté *Who's Who* : on va y puiser une information sur tel ou tel « savant », en négligeant, la plupart du temps, ce qui en fait la singularité, la véritable valeur, laquelle tient moins au contenu des notices, rapides et souvent peu originales, qu'à leur agencement ou, plutôt, à ce que cet agencement essaie de dire<sup>3</sup>. Car l'auteur, contrairement à ce qui se fait habituellement dans ce genre de travaux, écarte les approches fondées sur le classement alphabétique, onomastique ou thématique, il organise et regroupe sa matière en vertu de critères qui échappent dans une large mesure au double impératif du temps et du lieu – ce qui ne veut pas dire, car il convient de bien distinguer le paradigme et la méthode, que les critères chronologique et géographique sont absents. À cet égard, l'ouvrage dessine un espace-temps qui est celui d'une communauté de pensée dans laquelle les contingences de lieu et d'époque ne dessinent pas des limites mais, au contraire, sont les points de passage du savoir entre les savants.

L'auteur de cet ouvrage singulier se nomme Abū l-Qāsim Ṣāʿid b. Aḥmad Ibn Ṣāʿid al-Taḡlibī, dit le cadī Ṣāʿid, ou Ṣāʿid de Tolède, ou Ṣāʿid l'Andalou<sup>4</sup>. Ce n'est pas un marginal. Il

---

<sup>1</sup> Voir F. CLÉMENT, « Sāʿid et les Grecs », *Les Cahiers Bernon*, vol. V, 2011, p. 81-90 ; ID., « Ṣāʿid l'Andalou et l'origine des nations », in J. Pigeaud (dir.), *L'Origine, XIX<sup>es</sup> Entretiens de La Garenne-Lemot*, Rennes, PUR, 2015 ; ID., « Comment être dedans quand on est dehors. Les anciens Arabes et la science dans les *Ṭabaqāt al-umam* de Ṣāʿid l'Andalou », in J. Pigeaud (dir.), *L'Intérieur, XX<sup>es</sup> Entretiens de La Garenne-Lemot*, Rennes, PUR, 2016.

<sup>2</sup> « C'est un livre d'un faible volume et d'une grande utilité » (Ḥāḡḡī Ḥalīfa, *Kaṣf al-zunūn ʿan asāmī l-kutub wa-l-funūn*, éd. G. Flügel, *Lexicon bibliographicum et encyclopaedicum*, Leipzig-Londres, The Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, 1835-1852, t. II, p. 318, n° 3091).

<sup>3</sup> Quelques auteurs, néanmoins, ont intégré les *Ṭabaqāt* dans des analyses de nature comparatiste : G. MARTÍNEZ-GROS, « Classification des nations et classification des sciences. Trois exemples andalous du V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. XX, 1984, p. 83-114 ; G. de CALLATAÏ, « Kishwār-s, planètes et rois du monde. Le substrat iranien de la géographie arabe, à travers l'exemple des Ikhwān al-Ṣafā' », in B. Broeckaert, S. van den Branden and J.-J. Pérennès (éd.), *Perspectives on Islamic Culture*, Louvain, Peeters (Cahiers du MIDEO, 6), 2013, p. 53-71. Il n'est pas lieu de discuter ces travaux ici. Disons seulement que l'hypothèse « prophétique du premier me semble un peu artificielle et peine à convaincre, et que la perspective épistémologique du second, qui ne manque pas d'intérêt, reste focalisée sur la tradition et donc sur la continuité, ce qui masque au regard les points de rupture qui font l'originalité de l'ouvrage.

<sup>4</sup> Voir Ibn Baṣkuwāl, *Kitāb al-ṣila*, s. I. [Le Caire], al-Dār al-miṣriyya li-l-ta'rif wa-l-tarḡama, 1966, t. I, p. 236-237, n° 540 ; al-Dabbī, *Buḡyat al-multamis fī tāriḥ riḡāl ahl al-Andalus*, éd. F. Codera et J. Ribera, *Desiderium quærentes historiam virorum populi Andalusie*, Madrid, Rojas, 1885, p. 311, n° 852 ; Yāqūt, *Irṣād al-arīb ilā ma'rifat al-adīb*, éd. I. ʿAbbās, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-Islāmī, 1993, p. 2857, n° 593-B ; al-Maqqarī, *Nafḥ al-ṭīb min ḡuṣn al-Andalus al-raṭīb*, éd. I. ʿAbbās, Beyrouth, Dār Ṣādir, 1388/1968, t. II, p. 649 ; *id.*, t. III, p. 182 ; Ḥāḡḡī Ḥalīfa, *Kaṣf al-zunūn...*, *op. cit.*, t. II, p. 318, n° 3091, p. 636, n° 4245 ; *id.*, t. IV, p. 111, n° 7800, p. 133, n° 7884, p. 134, n° 7893 ; E. LLAVERO RUIZ, « El cadī Ṣāʿid de Toledo, primer historiador de la filosofía y de

est né à Almería en 1029, dans une famille de juristes, et a reçu l'éducation solide et traditionnelle, voire traditionaliste, d'un fils et petit-fils de magistrat destiné à entrer à son tour dans la carrière. Ce qui advint en 1068, lorsqu'il fut nommé juge par le roi de Tolède al-Ma'mūn. Entre temps, il avait complété sa formation intellectuelle auprès des savants que le souverain avait attirés à sa cour<sup>5</sup>, notamment le mathématicien et astronome Ibrāhīm al-Tuḡībī. Ṣāʿid meurt prématurément en 1070, à l'âge de 41, ans en laissant quatre ouvrages plus ou moins identifiables : un livre sur la correction du mouvement des étoiles, aujourd'hui perdu ; un autre sur les traités d'hérésiographie, également perdu ; un troisième sur l'histoire des nations, lui aussi disparu ; et le *Kitāb ṭabaqāt al-umam*, ou *Livre des catégories des nations* (pour reprendre la traduction de Régis Blachère), lequel n'est peut-être pas autre chose qu'un abrégé ou qu'un extrait du précédent. C'est grâce à lui, en tout cas, que le cadi de Tolède est passé à la postérité<sup>6</sup>.

*Ṭabaqāt al-umam*, « catégories des nations ». Il serait réducteur de limiter le sens de *ṭabaqāt* à celui de « catégories », même si les livres de *ṭabaqāt* appartiennent à un genre bibliographique dont l'objet consiste à recenser des « catégories » ou des « classes » de lettrés appartenant à un champ disciplinaire particulier<sup>7</sup>. Les *Ṭabaqāt* de Ṣāʿid répondent à cette acception, puisque l'ouvrage traite, effectivement, de la catégorie des « savants ». Cependant, des variantes du titre, comme *Aḥbār al-ḥukamā'* (Histoire des sages)<sup>8</sup>, *Tārīḥ al-umam* (Chronique des nations)<sup>9</sup> ou *al-Taʿrīf bi-aḥbār ʿulamā' al-umam min al-ʿArab wa-l-ʿaḡam* (Tableau de l'histoire des savants des nations, tant les Arabes que les non Arabes)<sup>10</sup> mettent en évidence la dimension historiographique de l'ouvrage. Il faut donc comprendre le mot *ṭabaqāt*, chez Ṣāʿid, dans son sens étymologique de « couches », de « strates » : dans les *Ṭabaqāt al-umam*, il est autant question de sédimentation que de catégorisation.

De fait, le cadi de Tolède combine une classification des nations (ou des peuples), basée sur le rapport que ceux-ci entretiennent avec le savoir ou la science, à une coupe stratigraphique dans l'histoire universelle de la « sagesse » qui efface en grande partie les dichotomies habituelles : présent ou passé, croyant ou gentil, musulman ou non musulman. Le critère n'étant pas la Révélation mais le Savoir, Ṣāʿid construit un système dans lequel les Chaldéens ou les Grecs, peuples païens, appartiennent à la même catégorie que les Arabes, peuple

---

las ciencias en el mundo árabe », *Anales toledanos*, vol. XXIV, 1987, p. 7-29 ; G. MARTINEZ-GROS, entrée « Ṣāʿid al-Andalusī », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, Leyde, E. J. Brill, 1995, p. 867-868.

<sup>5</sup> Voir T. F. GLICK, entrée « Toledo », in T. F. Glick, S. J. Livesey et F. Wallis (éd.), *Medieval Science, Technology and Medicine. An encyclopedia*, Abington (Oxon) et New York, Routledge, 2005, p. 478-481 (notamment p. 478).

<sup>6</sup> Il existe de nombreuses éditions de cet ouvrage, toutes plus ou moins défectueuses en raison, notamment, de la méconnaissance des cultures non arabes par la plupart des éditeurs ; voire, chez certains, de l'ignorance des règles de l'édition scientifique. On en trouvera la liste dans la Bibliographie ci-dessous, avec mention des sources utilisées lorsque celles-ci sont indiquées ou identifiables. Voir M. S. KHAN, « Proposal for a new edition of Qāḍī Ṣāʿid », *The Islamic Quarterly*, vol. XII, n° 3, 1967, p. 125-139 ; ID., « Ṭabaqāt al-umam of Qāḍī Ṣāʿid al-Andalusī (1029-1070 A.D.) », *Indian Journal of History of Science*, vol. XXX, n° 2-4, 1995, p. 133-149. Le texte utilisé ici est celui de l'édition Bū ʿAlwān, Beyrouth, Dār al-Ṭalīʿa li-l-ṭibāʿa wa-l-naṣr, 1985.

<sup>7</sup> Voir I. HAFSI, « Recherches sur le genre "Ṭabaqāt" dans la littérature arabe », *Arabica*, vol. XXIII, 1976, n° 3, p. 227-265 ; *id.*, vol. XXIV, 1977, n° 1, p. 1-41, et n° 2, p. 150-186 ; également C. GILLIOT, entrée « Ṭabaqāt », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. X, Leyde, E. J. Brill, 2000, p. 7-10.

<sup>8</sup> Yāqūt, *Irṣād al-arīb...*, *op. cit.*, p. 1650.

<sup>9</sup> Mss. de Dublin.

<sup>10</sup> Maqqarī, *Nafh al-ṭīb...*, *op. cit.*, t. III, p. 182.

musulman ; où les Berbères, pourtant musulmans, sont néanmoins classés dans les nations non savantes, comme les Turcs, les Slaves ou les Chinois ; et où l'histoire commence en Inde, premier maillon de la transmission du savoir, pour aboutir en Andalus (cela se comprend), mais dans les milieux juifs (c'est plus original), puisque le dernier chapitre des *Ṭabaqāt*, le dernier maillon de la chaîne, est consacré aux Banū Isrā'īl, aux Fils d'Israël<sup>11</sup>. Entre ces deux jalons, et dans l'ordre, se placent les Perses, les Chaldéens, les Grecs, les Rūm, les Égyptiens et les Arabes<sup>12</sup>.

## Les Grecs

C'est le gros morceau des *Ṭabaqāt* après les Arabes. Dans le chapitre qui leur est consacré, Šā'id cite trente-sept noms de personnes et quarante-sept titres d'ouvrages, alors que les autres nations non Arabes ont droit, au mieux, à une douzaine de noms ou de titres. La liste aurait d'ailleurs été plus longue si plusieurs savants de langue grecque n'avaient été classés dans d'autres chapitres : on trouve Hipparque de Nicée et un certain Stéphanos le Babylonien<sup>13</sup> avec les Chaldéens, Vettius Valens avec ces derniers également, mais aussi avec les Égyptiens. Cette présence massive ne saurait surprendre : on connaît l'influence de la culture grecque antique non pas sur la culture arabe en ce qu'elle a de spécifique (poésie, proverbes, littérature – Homère, Sophocle ou Pindare sont ignorés), mais sur la culture arabo-musulmane dans sa dimension d'universalité. Il court en effet, tout au long des *Ṭabaqāt*, une conjecture implicite.

Première assertion, énoncée dans l'exposé introductif, après l'énumération des sept nations

---

<sup>11</sup> Plutôt que de rechercher, comme G. Martinez-Gros (« Classification des nations... », *op. cit.*, p. 86-90, 102-106), à expliquer la place des Juifs par le fait qu'ils seraient « les gardiens de la mémoire de [...] la prophétie » (*ibid.*, p. 104) et qu'il leur appartiendrait donc « de clore un processus que les Arabes eux-mêmes n'auraient pas achevé » (*ibid.*, p. 90), il est plus simple, à mon avis, d'y voir la conséquence de leur inclassabilité au regard du double critère qui structure le plan des *Ṭabaqāt*, à savoir la chronologie (de l'Antiquité au temps présent) et la géographie (de l'Inde à l'Andalus, c'est-à-dire de l'est, point de départ, à l'ouest, point d'arrivée ; en d'autres termes, de l'ailleurs à l'ici). En effet, les Banū Isrā'īl appartiennent à la longue durée, comme le suggère leur calendrier qui court de la Genèse jusqu'au temps présent (ils ont entamé, précise Šā'id, le 255<sup>e</sup> cycle métonique, correspondant au début de l'an 4827 selon leur comput – c'est-à-dire 1066) ; et ils n'ont plus de lieu qui leur soit propre, ils sont dispersés dans toutes les régions l'œkoumène (Šā'id, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū °Alwān, *op. cit.*, p. 202). Le chapitre consacré aux Juifs constitue donc une sorte d'annexe des *Ṭabaqāt* plutôt qu'un point d'aboutissement. Pour un exemple similaire de rejet en appendice d'éléments ne répondant pas aux critères (en l'occurrence ethniques et généalogiques), voir Ibn Ḥazm, *Ġamharat ansāb al-°Arab*, éd. °A.-S. M. Hārūn, Le Caire, Dār al-Ma°arif, 5<sup>e</sup> éd., s. d., p. 495-503 (Berbères), 503-511 (Banū Isrā'īl), 511-512 (Persans). D'une façon générale, tout ce qui apparaît secondaire par rapport au projet d'écriture de l'historien ou de l'anthologiste (en particulier les non musulmans et les femmes) est placé en périphérie du texte, d'ordinaire à la fin.

<sup>12</sup> La rupture šā'idienne consiste à passer du système des sept nations primitives tel que l'exprime, notamment, al-Mas°ūdī au X<sup>e</sup> siècle (*Kitāb al-tanbīh wa-l-īsrāf*, éd. M. J. De Goeje, Leyde, E. J. Brill, 1894, p. 77-85), lui-même relevant d'une tradition remontant peut-être à la Perse antique (voir G. de CALLATAÏ, « Kishwār-s, planètes et rois du monde... », *op. cit.*), à celui, inédit à ma connaissance, des huit nations savantes. Voir F. CLÉMENT, « Šā'id l'Andalou et l'origine des nations », *op. cit.*

<sup>13</sup> Peut-être Stéphane le Philosophe, dit le « le Persan » ; ou encore le pseudo-Étienne d'Alexandrie. Voir W. WOLSKA-CONUS, « Stéphanos d'Athènes et Stéphanos d'Alexandrie. Essai d'identification et de biographie », *Revue des Études byzantines*, vol. XLVII, 1989, p. 5-89 ; P. MAGDALINO, *L'orthodoxie des astrologues. La science entre le dogme et la divination à Byzance (VII<sup>e</sup> - XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Lethielleux (Réalités byzantines, 12), 2006, *passim*.

primitives :

Nous avons trouvé que ces nations, malgré leurs nombreuses subdivisions et la divergence de leurs conceptions, forment deux catégories : une catégorie qui s'est intéressée à la science (*ilm*), qui a produit les disciplines scientifiques (*ḍurūb al-ʿulūm*) et d'où ont émergé les arts cognitifs (*funūn al-maʿārif*) ; et une catégorie qui n'a pas accordé à la science l'intérêt qui lui vaut qu'on l'appelle ainsi, dans laquelle on ne compte pas de savant et dont on n'a jamais cité un trait de sagesse (*ḥikma*) qui vaille, ni consigné la moindre pensée (*fikra*) aboutie<sup>14</sup>.

L'égalité est ici posée entre le *ilm* (science, savoir), les *maʿārif* (connaissances) et la *ḥikma* (sagesse).

Une deuxième assertion est aussitôt avancée, sous la forme d'un axiome en deux parties. Primo :

si l'on excepte les Chinois et les Turcs, les nations qui ne s'intéressent pas à la science sont « plus proches des animaux que des êtres humains<sup>15</sup> », cela en raison de leur trop faible ou de leur trop forte exposition à la chaleur du soleil (on reconnaît ici la théorie classique des climats appliquée aux nations périphériques de l'œkoumène – et à elles seules)<sup>16</sup>.

Secundo :

Quant à la catégorie [des nations] qui se sont intéressées à la science, c'est la meilleure partie de ceux que Dieu – qu'il soit exalté ! – a distingués dans sa création et la quintessence de ses serviteurs, car ils se sont consacrés à l'acquisition des vertus de l'âme intellectuelle (*al-nafs al-nāṭiqā*) qui fabrique (*ṣāniʿa*) l'espèce humaine et rectifie sa nature innée (*ṭabʿi-hi*). Ils se sont détachés du désir auquel tendent les Chinois, les Turcs et ceux qui, comme eux, s'abandonnent aux prédispositions de l'âme irascible (*aḥlāq al-nafs al-ḡaḍabiyya*) et tirent orgueil des facultés bestiales (*al-quwā -l-baḥīmīyya*). Ils savent, en effet, que les animaux sont leurs semblables à cet égard et [même] qu'ils les surpassent en de nombreux domaines<sup>17</sup>.

Les nations savantes sont donc pleinement humaines, c'est-à-dire débarrassées des passions animales et, par là même, capables d'accéder à la connaissance rationnelle des réalités intelligibles. Il est intéressant de relever que la nature innée de l'espèce humaine, créée par Dieu, a besoin d'être corrigée par un travail d'humanisation fondé sur une sorte de pensée en acte, ou créatrice, qui est le propre de l'être humain agent de son humanité. On aura noté, au passage, l'abondance des concepts issus du corpus philosophique grec, notamment péripatéticien : *al-nafs al-nāṭiqā* (*psuchê logikê*), *al-nafs al-ṣāniʿa* (cf. le *noûs poiêtikos*

<sup>14</sup> Ṣā'id, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ʿAlwān, *op. cit.*, p. 39-40 (la présente traduction et les suivantes sont miennes).

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 41.

<sup>16</sup> Il est donc difficile de suivre les considérations de J. VERNET, « Un precedent milenario de las modernas teorías racistas », *Boletín de la Sociedad Científica Hispano-Marroquí*, vol. II, 1950, p. 68-70. Sans entrer dans la discussion, il suffira de rappeler que la théorie des climats a constitué, depuis Aristote jusqu'à Montesquieu et Hegel, l'un des principaux modèles explicatifs de la diversité humaine : voir M. PINNA, « Un aperçu historique de "la théorie des climats" », *Annales de Géographie*, t. 98, n° 547, 1989, p. 322-325. On trouvera l'exposé des outils taxonomiques mis en œuvre par les géographes arabes (généalogie, distance au centre, astrologie, climats) dans A. MIQUEL, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> siècle*, t. II, *Géographie arabe et représentation du monde : la terre et l'étranger*, Paris-La Haye, Mouton (Civilisations et Sociétés, 37), 1975, chap. 2, « La terre partagée », p. 31-70. Sur la question d'un éventuel racialisme, voir *ibid.*, p. 65-66.

<sup>17</sup> Ṣā'id, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ʿAlwān, *op. cit.*, p. 44.

d'Alexandre d'Aphrodise)<sup>18</sup>, *al-naḥs al-ḡaḍabiyya* (cf. le *thumos* de Platon ou d'Aristote)<sup>19</sup>, *al-quwā -l-bahīmiyya* (cf. les dispositions *theriōdeis* dont il est question dans l'*Épître à Nicomaque*)<sup>20</sup>, etc. Ṣāʿid n'est pourtant pas un philosophe au sens où il n'a pas laissé d'œuvre philosophique. Mais il connaît la philosophie, il a lu, de toute évidence, les commentateurs musulmans de Platon et d'Aristote (al-Kindī, al-Fārābī et possiblement Avicenne), de sorte qu'il est capable, lui le juriste, de penser le monde avec les outils théoriques élaborés par les philosophes grecs.

La conjecture trouve son aboutissement au début du chapitre consacré aux Grecs :

Leurs savants se nommaient *falāsifa*, singulier *ḡaylasūf*, un mot qui signifie dans la langue grecque : celui qui aime la sagesse (*muḥibb al-ḥikma*). Les philosophes grecs font partie de la catégorie d'individus la plus éminente et des gens de science occupant la position la plus haute en ce qui appert de leur intérêt authentique (*ṣaḥīḥ*) pour les arts de la sagesse (*ḡunūn al-ḥikma*) tels que les mathématiques, la logique, la physique, la théologie [ou théodicée], l'économie domestique, la politique<sup>21</sup>.

Ainsi, l'égalité *sophia = ḥikma* se trouve-t-elle établie. Il en découle, implicitement, une conséquence non négligeable dans le domaine religieux : la sagesse, pour un musulman, appartenant à Dieu (celui-ci n'est-il pas *al-Ḥakīm*, le Sage ?), aimer la sagesse, c'est-à-dire être philosophe, signifie aimer Dieu. On relève que Ṣāʿid emploie l'épithète *ṣaḥīḥ* (véridique, authentique) pour qualifier l'intérêt que les philosophes grecs portent à cette sagesse d'essence divine : le terme renvoie, dans la langue des juristes et des hommes de religion, à ce qu'il y a de plus solidement établi, de plus sain, en matière de hadith<sup>22</sup> – par conséquent de plus péremptoire après les versets coraniques. De fait, inconsciemment ou non, le cadī philosophe réplique le protocole discursif ordinaire qui repose, en première instance et nécessairement, sur le double argument d'autorité que fournissent la parole de Dieu et celle de son prophète. Voilà, en tout cas, de quoi contrer ceux qui dénoncent « l'écroulement des philosophes » (*tahāfut al-falāsifa*), pour reprendre le titre de l'ouvrage qu'al-Ġazālī allait publier quelque temps plus tard, en 1095, afin de réfuter les thèses d'al-Fārābī et d'Avicenne<sup>23</sup>

<sup>18</sup> Voir P. MORAUX, *Alexandre d'Aphrodise, exégète de la noétique d'Aristote*, Paris, E. Droz (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 99), 1942, p. 185 ; A. de LIBERA, *Métaphysique et noétique. Albert le Grand*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (Problèmes & Controverses), 2005, p. 313-314, en particulier la n. 117 ; M. GEOFFROY, « La tradition arabe du περὶ νοῦ d'Alexandre d'Aphrodise et les origines de la théorie farabienne des quatre degrés de l'intellect », in C. D'Ancona Costa et G. Serra (éd.), *Aristotele e Alessandro di Afrodisia nelle la tradizione arabe*, Actes du colloque « La ricezione arabe ed ebraica della filosofia et della scienza greche » (Padoue, 14-15 mai 1999), Padoue, Il Poligrafo (Subsidia Mediaevalia Patavina, 3), 2002, p. 191-231.

<sup>19</sup> Voir J. FRÈRE, « Emportement et colère : *thumos* et *orgè* selon Aristote », in N. L. Cordero (éd.), *Ontologie et dialogue. Mélanges en hommage à Pierre Aubenque*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (Tradition de la pensée classique), 2000, p. 171-187.

<sup>20</sup> Voir R. BODEÛS, « Les considérations aristotéliennes sur la bestialité. Traditions et perspectives nouvelles », in G. Romeyer Dherbey (dir.), B. Cassin et J.-L. Labarrière (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1997, p. 247-258.

<sup>21</sup> Ṣāʿid, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ʿAlwān, *op. cit.*, p. 71-72.

<sup>22</sup> Voir G. H. A. JUYNBOLL, entrée « *Ṣaḥīḥ* – 1. », in *Encyclopédie de l'Islam, op. cit.*, vol. VIII, p. 835-836.

<sup>23</sup> L'ouvrage est généralement connu dans les langues européennes sous le titre de *L'incohérence des philosophes*, *The incoherence of the philosophers*, *Die Inkohärenz der Philosophen*, etc. La version latine colle davantage au sens du mot *tahāfut* : *Destructio philosophorum* (cf. le titre de la traduction par Calo Calonimo de la réfutation d'Averroès, *Tahāfut al-tahāfut*, « l'écroulement de l'écroulement », publiée à Venise en 1527 par

; et, à travers elles, rejeter comme contraire au dogme musulman, et par conséquent hérétique, la métaphysique des philosophes – l'acharisme étendant cette condamnation à la philosophie en tant que telle<sup>24</sup>.

Cinq Grecs sont placés en tête de liste : Empédocle, Pythagore, Socrate, Platon et Aristote. « Ces cinq-là », ajoute-t-il, « font consensus (*hum al-muğma*<sup>c</sup>) sur le fait qu'ils sont dignes, en ce qui concerne les Grecs, du mot *ḥikma*.<sup>25</sup> » Le participe passif *muğma*<sup>c</sup> renvoie à l'*ig̃mā*<sup>c</sup>, c'est-à-dire à l'une des trois sources du droit sur lesquelles il y a accord entre les juristes<sup>26</sup>. Le choix d'un tel terme renforce donc particulièrement la solidité du consensus. Aristote, comme on peut s'y attendre, est l'objet de toutes les admirations. Šāciđ détourne à son égard la formule qualifiant Mahomet, *ḥātam al-anbiyā' wa-sayyid al-mursalīn*, « le sceau des prophètes et le seigneur des envoyés<sup>27</sup> », qui devient *ḥātimat ḥukamā'i-him wa-sayyid ulamā'i-him*, « la conclusion de leurs sages et le seigneur de leurs savants<sup>28</sup> » (la conclusion, *ḥātima*, étant la partie qui « scelle » un discours, une démonstration, comme dans le syllogisme) – faisant ainsi du Logicien (*ṣāḥib al-mantiq*)<sup>29</sup> le jumeau rhétorique du Prophète. Et il vole dans les plumes d'al-Rāzī (Rhazès) coupable d'avoir dénigré Aristote :

Si Dieu (qu'Il soit exalté !) avait remis al-Rāzī sur le droit chemin et lui avait inculqué l'amour secourable de la Vérité, ce dernier aurait dépeint Aristote comme étant celui qui avait clarifié les idées des philosophes et passé leurs doctrines en revue, qui en avait expulsé les scories, supprimé les faiblesses, trié le bon grain et prélevé le meilleur, qui en avait retiré de quoi répondre aux exigences d'une saine intelligence, de quoi nourrir la réflexion d'une pensée pénétrante et de quoi satisfaire à la religion que professe une âme excellente, devenant ainsi l'imam des philosophes et le rassembleur des vertus des savants<sup>30</sup>.

Puis il cite en point d'orgue un vers d'Abū Nuwās : « On ne saurait blâmer Dieu de rassembler le Tout en Un<sup>31</sup>. »

L'autre Grec éminent est Claude Ptolémée, l'auteur de l'*Almageste*, de l'*Optique*, des quatre tomes de l'*Astrologie*, de la *Musique*, des *Anwā'* (ou *Météorologie*), du *Canon* tiré de l'*Almageste* et de la *Géographie*. Si le savant alexandrin n'a pas droit à un qualificatif distinctif, à la différence d'Hippocrate, *sayyid al-ṭabī' iyyīn* (seigneur des physiologistes)<sup>32</sup>, ou de Galien, *imām al-aṭibbā' fī waqti-hi wa-ra'īs al-ṭabī' iyyīn fī 'ašri-hi* (imam des médecins de son temps et chef des physiologistes de son siècle)<sup>33</sup>, le grand traité d'astronomie qu'il a composé, l'*Almageste*, fait partie du trio des ouvrages scientifiques les plus proches de la

---

Giovanni Battista Pederzano : *Subtilissimus liber Auerois qui dicitur Destructio destructionum philosophie Algazelis nuperrime traductus [...]*.

<sup>24</sup> Voir, à ce propos, l'étude novatrice d'I. E. BELLO, *The Medieval Islamic Controversy between Philosophy and Orthodoxy. Ijmā' and Ta'wīl in the conflict between al-Ghazālī and ibn Rushd*, Leyde, E. J. Brill (Islamic philosophy and theology. Texts and studies, 3), 1989.

<sup>25</sup> Šāciđ, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū 'Alwān, *op. cit.*, p. 72.

<sup>26</sup> Voir al-Ḥawārizmī, *Mafātīḥ al-ūlūm*, éd. 'A.-A. al-A'sam, Beyrouth, Dār al-Manāhil, 1428/2008, p. 19.

<sup>27</sup> Elle constitue un article de foi : voir, par exemple, Abū Ġa'far al-Ṭaḥāwī, *Bayān i'tiqād ahl al-sunna wa-l-ğamā'a*, éd. Mağdī Abū 'Arīš, *Al-qaḍā al-ṭaḥāwiyya*, Amman, Dār al-Bayāriq, 1421/2001, p. 18, n° 26.

<sup>28</sup> Šāciđ, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū 'Alwān, *op. cit.*, p. 77.

<sup>29</sup> *Ibid.*

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>31</sup> *Ibid.* Voir le *dīwān* d'Abū Nuwās, Beyrouth, Dār Šādir, s. d., p. 218, deuxième poème, dernier vers.

<sup>32</sup> Šāciđ, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū 'Alwān, *op. cit.*, p. 84.

<sup>33</sup> *Ibid.*

perfection :

Je ne connais aucun livre composé sur quelque science que ce soit, ancien ou moderne, qui fasse le tour de celle-ci et en englobe toutes les parties, à l'exception de trois : le premier est ce livre-ci, l'*Almageste*, sur l'astronomie et les mouvements des étoiles ; le deuxième est le livre d'Aristote sur la logique ; le troisième, le *Livre* de Sibawayhi de Bassora sur la grammaire arabe. Rien n'échappe à aucun des trois, tant en matière de principes qu'en matière d'applications, hormis ce qui n'a aucune importance. C'est à Dieu le Très-Haut et à Lui seul que revient le privilège de l'exhaustivité et le mérite de l'intégralité<sup>34</sup>.

L'*Almageste* élevé au rang de l'*Organon* et ces deux-là à celui du *Livre* par excellence, *al-Kitāb*, dont le nom évoque pour tout musulman le Livre absolu, c'est-à-dire le *Biblion* divin (par conséquent le *Coran*)<sup>35</sup>, voilà qui est remarquable et bien dans l'esprit de la science arabe du premier Moyen Âge. Car sont énumérés ou sous-entendus dans ce paragraphe les quatre piliers qui la fondent : le savoir (ici l'*Almageste* – Ṣācīd est astronome) ; l'art de raisonner correctement ; la langue ; le *Coran*. Deux sont d'origine grecque et deux sont arabes. Certes, le texte divin demeure inégalable. Mais l'œuvre de Ptolémée, d'Aristote et de Sibawayhi n'est pas loin d'atteindre à la complétude qui caractérise Dieu en propre. Et d'ailleurs, le rappel du point de dogme, qui s'apparente à une clause de style au demeurant banale, n'est en rien dévalorisant, au contraire, il renforce l'éloge, puisque les deux Grecs et l'Arabe<sup>36</sup> ont atteint la limite extrême de la connaissance impartie aux êtres humains. Ajoutons que les Grecs sont les seuls, parmi les savants et les sages non musulmans, à susciter de la part de notre cadī autant d'exclamations à connotation religieuse, alors qu'il est peu coutumier, en règle générale, de ce type de formules.

## Les Rūm

Ils forment la sixième nation savante, classée à la suite des Grecs et précédant les Égyptiens. Il ne s'agit pas des Romains uniquement, la chose eût été surprenante car les lettrés arabes ignorent à peu près tout des auteurs latins, trop littéraires et juristes pour leur être utiles. Seul Pline l'Ancien est parfois cité, avec parcimonie, lorsqu'il s'agit d'histoire naturelle<sup>37</sup>. En Andalus, on connaît également l'*Historia adversus paganos* de Paul Orose, adaptée en arabe vers le X<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>, et les *Étymologiae* d'Isidore de Séville<sup>39</sup>. Mais ni l'un ni l'autre ne sont

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>35</sup> Cf. *Coran* III, 3 : « Il a fait descendre sur toi le Livre (*al-Kitāb*) avec la Vérité » (trad. D. Masson), les exégètes glosant le mot *al-Kitāb* par « le *Coran* » (voir, par exemple, al-Ṭabarī, *Ḡāmi' al-bayān 'an ta'wīl āy al-Qur'ān*, éd. B. °A. Ma'rif et °I. F. al-Ḥaršānī, Beyrouth, Mu'assasat al-Risāla, 1415/1994, II, p. 209 ; ou encore le *Tafsīr al-Ḡalālayn*, éd. M. Sawar, Beyrouth, Dār al-Ma'rifa, s. d., p. 161).

<sup>36</sup> Bien que d'origine persane, Sibawayhi (m. vers 796) peut être considéré comme arabe des points de vue linguistique et scientifique.

<sup>37</sup> Voir, par exemple, al-Qazwīnī, *°Aḡā'ib al-mahlūqāt wa-ḡarā'ib al-mawḡūdāt*, éd. F. Wüstenfeld, *Kosmographie*, t. I, *Die Wunder der Schöpfung*, Göttingen, Verlag der Dieterichschen Buchhandlung, 1849, p. 440.

<sup>38</sup> Voir G. LEVI DELLA VIDA, « La traduzione araba delle storie di Orosio », *Al-Andalus*, vol. XIX, 1954, p. 257-293 ; M. PENELAS, « A Possible Author of the Arabic Translation of Orosius' *Historiae* », *al-Masāq*, vol. XIII, 2001, p. 113-135 ; C. AILLET, *Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en péninsule ibérique (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 45), 2010, p. 206-207.

mentionnés par Šā'id, malgré le fait qu'il sont ibériques comme lui.

En fait, on sent que l'auteur des *Ṭabaqāt* est embarrassé. D'un côté, il y a le souvenir historique de la grandeur romaine. Les Rūm sont distincts des Grecs, ils parlent une autre langue, le latin, et leur territoire, qui s'étendait de la « mer romaine » au sud, entre Tanger et la Syrie, jusqu'aux nations nordiques, comme les Russes et les Bulgares, avec l'Océan en limite occidentale et septentrionale, comprenait trois parties distinctes : l'Allemagne, la France et l'Andalus (on aura noté l'actualisation de la toponymie, Šā'id ne parle pas de Germanie, de Gaule ni d'Hispanie, encore moins de Grande Terre, la temporalité ne l'intéresse guère). Au centre : la capitale, Rūmiya al-<sup>c</sup>Uzma, Rome la Grande, fondée par le Latin Rūmānuš (Romanus)<sup>40</sup> en l'an 754 avant la naissance du Messie<sup>41</sup>.

D'autre part, il faut expliquer comment les Romains d'hier sont les Rūm d'aujourd'hui, c'est-à-dire les Byzantins. Deux noms servent à franchir la distance. D'abord, celui d'Auguste, le premier des *qayāšira*, des césars. Pourquoi lui ? Parce qu'il a conquis le royaume grec et l'a adjoint au sien qui, désormais, s'étend d'est en ouest depuis les confins de l'Arménie jusqu'à l'extrémité d'al-Andalus. Ensuite celui de Constantin. Lui, il a abjuré le paganisme, s'est converti au christianisme et il a fait édifier une nouvelle capitale au centre du pays des Grecs, Constantinople<sup>42</sup>. Il fallait en arriver là, passer de Rome à Constantinople et du paganisme au christianisme, nous allons bientôt comprendre pourquoi.

Le reste du rappel historique a trait à l'éclatement du pays des Rūm consécutif à la sécession des nations autrefois soumises, comme les Slaves et les Bulgares. Parmi les derniers à rejeter l'autorité des rois des Rūm, on trouve le souverain de Rome, qui ceignit la couronne et se proclama roi en 340 de l'hégire (951-952) – ce qui correspond à dix ans près (l'événement eut lieu en 962) au sacre à Rome d'Otton I<sup>er</sup>, *imperator Romanorum*. À partir de cette date, ajoute Šā'id, le royaume des Latins (al-Laṭīniyyūn) est distinct de celui des Grecs (al-Iğrīqiyyūn). Il n'existe d'ailleurs plus de continuité territoriale entre les deux espaces du fait de l'installation entre eux de groupes de Turcs nomades (allusion aux Hongrois, aux Petchenègues, aux Bulgares, etc., c'est-à-dire aux différents peuples turcs, magyars et slaves établis en Thrace, en Pannonie et dans les Balkans)<sup>43</sup>. Voilà qui est important. Deux mondes auparavant confondus se séparent, une réalité s'impose implicitement, au-delà des aléas politiques : il y a d'un côté ceux qui parlent le latin (al-Laṭīniyyūn), de l'autre ceux qui parlent le grec (al-Iğrīqiyyūn), et ils n'ont plus grand chose à voir ensemble<sup>44</sup>.

<sup>39</sup> Voir C. AILLET, *Les mozarabes...*, *op. cit.*, p. 169-170, 322-323 ; J.-C. DUCÈNE, « Al-Bakrī et les *Étymologies* d'Isidore de Séville », *Journal Asiatique*, vol. CCXCVII, n° 2, 2009, p. 379-397 (travail à utiliser avec précaution, convaincant sur le fond mais entaché par des erreurs grossières de traduction).

<sup>40</sup> Cf. Isidore de Séville, *Etymologiae*, IX, 2, 84 : « *Romani a Romuli nomine nuncupati, qui urbem Romam condidit gentique et civitati nomen dedit.* » La confusion entre *romanus* et Romulus résulte de la conception selon laquelle les noms de peuple dérivent de ceux d'ancêtres éponymes, sur le double modèle de l'onomastique tribale (cf. Ibn Ḥazm, *Ġamharat ansāb al-<sup>c</sup>Arab*, *op. cit.*) et de la Table des peuples (*Genèse*, 10 ; voir Flavius Josèphe, *Antiquitates judaicae*, I, 6 ; Isidore, *Etymologiae*, IX, 2), de sorte que l'ethnonyme est censé contenir le nom de l'ancêtre.

<sup>41</sup> Šā'id, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū <sup>c</sup>Alwān, *op. cit.*, p. 96-97.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 97-98.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 98-99.

<sup>44</sup> Parlant du « pays des Rūm », un compatriote et contemporain de Šā'id, le géographe al-Bakrī (c. 1014-1094), se contente de sauter en trois bonds des Romains aux Byzantins : « Rome fut [d'abord] le siège de leur royaume : vingt-neuf de leurs souverains s'y fixèrent. Deux se sont ensuite établis à Amorium. Puis la monarchie

Le mot Rūm renvoie donc à quatre entités connexes mais distinctes : les Romains de l'Antiquité, les habitants de Rome, les Byzantins, les peuples fédérés au sein de l'Empire romain germanique. Comment remettre de l'ordre, et si possible de l'unité, dans une telle pagaille ? Voilà le souci constant de Ṣāʿid depuis qu'il a énoncé la contradiction inhérente à l'espèce humaine en phrase d'ouverture des *Ṭabaqāt* : « Sache que les êtres humains à l'est, à l'ouest, au sud et au nord de la Terre, même s'il ne forment qu'une seule espèce, se distinguent par trois choses : les mœurs, l'apparence [physique] et la langue<sup>45</sup>. » Ce un multiple, il faut donc le dégager de l'apparente diversité. Le restituer. La *ḥikma*, la sagesse, qui est universelle, sera le critère retenu. Certes il ne s'applique pas à l'ensemble de l'humanité, puisqu'il y a des nations savantes et des nations non savantes. Mais au moins, il permet de sérier et de restaurer l'unité d'une moitié de l'espèce humaine. Et comme le cadī astronome appartient doublement à ce monde, en tant qu'Arabe membre d'une nation savante et en tant que savant lui-même, qu'important finalement les nations bestiales ou périphériques ?

Pour l'heure, il s'agit de trouver ce qui réunit les Rūm. Lisons :

Autrefois, les Rūm étaient sabéens<sup>46</sup>, jusqu'à ce que Constantin, fils d'Hélène et bâtisseur de Constantinople, adoptât le christianisme et appelât les Rūm à se conformer à la loi de cette religion. Ils obéirent et se convertirent jusqu'au dernier, rejetant leurs [anciennes] croyances qui prescrivaient d'honorer les temples, rendre un culte aux idoles et autres dispositions du paganisme. La religion chrétienne n'a cessé d'apparaître de plus en plus forte, de sorte que la plupart des nations voisines des Rūm ont fini par y adhérer, les Galiciens<sup>47</sup>, les Slaves, les Burġān (Bulgares), les Russes, tous les habitants de l'Égypte, Coptes et autres, ainsi que la foule des diverses peuplades soudanaises telles que les Abyssins, les Nubiens et leurs semblables<sup>48</sup>.

Ainsi, ce que les Rūm partagent, c'est la religion : ils sont chrétiens. On rappellera à cet égard que le terme de *rūmī*, dans les parlars du Maghreb, a fini par désigner à la fois un Européen et un chrétien, sans distinction d'appartenance à un peuple spécifique. Bien. Mais la question des Rūm latins et des Rūm grecs continue de préoccuper Ṣāʿid. C'est-à-dire la question de l'attribution. À Rome et dans d'autres villes, commence-t-il, les Rūm ont eu des sages éminents et des savants dans les différentes branches de la philosophie. Furent-ils grecs ou romains<sup>49</sup> ? Entendons : de langue grecque ou de langue latine ? Le critère linguistique est fondamental pour Ṣāʿid, il en avait donné la preuve dans les premières pages des *Ṭabaqāt* à propos des sept nations primitives<sup>50</sup>. En effet, s'il part de la liste établie par al-Masʿūdī au X<sup>e</sup>

---

se transporta à Rome, où se fixèrent deux [autres] souverains. Ensuite, Constantin le Grand y régna, avant d'aller s'installer à Byzance, de faire construire un rempart autour d'elle et de la [re]nommer Constantinople. » (al-Bakrī, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, éd. partielle par °A.-R. °A. al-Ḥaġġī, *Ġuġrāfiyat al-Andalus wa-Ūrūbbā*, Beyrouth, Dār al-İrşād, 1387/1968, p. 192-194) Les descriptions de Constantinople puis de Rome (*ibid.*, p. 194-204) n'apportent rien de plus, elles résument les auteurs orientaux, notamment Ibn Ḥurdāqbih (IX<sup>e</sup> siècle), Ibn Rustah et al-Masʿūdī (X<sup>e</sup> siècle). Le chapitre sur les mœurs des Rūm (*ibid.*, p. 205-209), tiré en partie d'Ibrāhīm b. Waṣīf Šāh (c. 1000) et de Hārūn b. Yaḥyā (IX<sup>e</sup> siècle ?), ce dernier par l'intermédiaire d'Ibn Rustah, ne distingue pas clairement les Romains des Byzantins. Sur Rome et les Rūm selon les géographes arabes avant l'an mil, voir A. MIQUEL, *La géographie humaine...*, II, *op. cit.*, p. 368-377. Sur Byzance, voir *ibid.*, p. 381-481.

<sup>45</sup> Ṣāʿid, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū °Alwān, *op. cit.*, p. 33.

<sup>46</sup> C'est-à-dire païens.

<sup>47</sup> *Ġalāliqa*. Il s'agit, ici, des habitants de la Galicie et non de ceux de la Galice.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 99-100.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 33-39.

siècle dans le *Livre de l'avertissement et de la révision*<sup>51</sup>, il ne se soucie guère, comme l'encyclopédiste, de généalogie, celle-ci fût-elle noachide ou tribale. Non, ce qui l'intéresse, c'est la phylogénie des langues. Puisqu'il y avait pour chacune de ces nations à l'origine, « un seul royaume, avec un seul roi et une seule langue<sup>52</sup> », comment appréhender la diversification ultérieure ? Al-Masʿūdī consacre de longs développements à décrire des liens de parenté. Ṣāʿid, lui, organise des familles de langues. Ainsi est-on conduit à comprendre que les Hébreux et les Arabes sont apparentés parce que leurs langues respectives dérivent du syriaque<sup>53</sup>.

Revenons aux Rūm. Leurs deux composantes, la grecque et la romaine, se sont tellement côtoyées et mélangées qu'il est difficile d'y voir clair. « Beaucoup de gens », écrit Ṣāʿid, « disent que les philosophes célèbres que nous avons mentionnés ci-dessus au nombre des Grecs sont romains (*rūmiyyūn*). Mais la vérité est qu'ils sont grecs, comme nous l'avons dit.<sup>54</sup> » Ṣāʿid a raison du point de vue factuel, Chrysippe ou Épicure sont des Grecs. Or le stoïcisme et l'épicurisme ont largement diffusé dans le monde romain. De fait, il manque un mot à Ṣāʿid : celui de gréco-romain. Il tourne autour de lui sans parvenir à l'attraper, parce que ce mot n'existe pas dans la langue arabe et que ce qui pourrait en tenir lieu, en l'occurrence l'ethnonyme *Rūm* (sing. *Rūmī*), est bien trop équivoque – d'où le choix de l'usité pluriel *Rūmiyyūn* afin de distinguer ponctuellement les habitants de Rūmiya (Rome), autrement dit les Romains, des véritables Grecs, les « Ioniens » (*Yūnāniyyūn*).

Par conséquent, la Rome antique demeure une coquille vide, la mémoire de ses philosophes se heurte à l'impossibilité de citer le moindre nom, faute de connaître les auteurs latins. Rappelons que la transmission de l'héritage philosophique et scientifique en provenance du monde gréco-latin s'est effectuée en Iraq aux alentours de l'an 800, dans un milieu qui connaissait le grec, le syriaque et l'arabe, mais ignorait le latin<sup>55</sup>. Or c'est justement dans ce milieu que Ṣāʿid prélève les noms de ceux qui forment la liste des savants de la sixième nation, après un dernier aveu d'impuissance quant à la question de leur origine :

Il y avait dans l'Islam, sous la dynastie abbasside, un groupe de chrétiens et de sabéens experts dans les [différentes] disciplines scientifiques. Je ne sais s'ils étaient grecs ou *rūm*, ou s'ils appartenaient à une autre nation du voisinage<sup>56</sup>.

On en revient donc au dénominateur commun des Rūm : ils sont chrétiens ou « sabéens » – sauf qu'il ne s'agit plus, cette fois, des païens de l'Antiquité, mais des Sabéens véritables, en l'occurrence ceux de Ḥarrān, cette secte gnostique, astrolâtre et plus ou moins platonicienne que les autorités musulmanes ont considérée, néanmoins, comme monothéiste et donc acceptable<sup>57</sup>.

<sup>51</sup> *Kitāb al-tanbīh wa-l-iṣrāf*, op. cit., p. 77-85.

<sup>52</sup> Ṣāʿid, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ʿAlwān, op. cit., p. 37, 38, 39.

<sup>53</sup> Voir *ibid.*, p. 37-38.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>55</sup> Voir S. L. MONTGOMERY, *Science in Translation. Movements of Knowledge through Cultures and Times*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2000, 1<sup>e</sup> partie, chap. 3.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>57</sup> Voir T. FAHD, entrée « Ṣābi'a », in *Encyclopédie de l'Islam*, op. cit., vol. VIII, p. 675-678 (plus particulièrement les p. 677-678) ; également F. de BLOIS, entrée « Ṣābi' », *ibid.*, p. 672-675.

Ces chrétiens, qui sont-ils ? Baḥfīšū et son fils Ġibrīl, médecins du calife ; Yūḥannā b. Masawayh, médecin et traducteur ; Ḥunayn b. Ishāq, élève du précédent, traducteur et introducteur dans la langue arabe des œuvres d'Hippocrate et de Galien ; ses deux fils, Ishāq et Dāwud, le premier traducteur comme son père et mathématicien, le second médecin ; Masīḥ b. Ḥakam, l'auteur du *Kunnāš* (le Recueil)<sup>58</sup> ; et Niṣṭās b. Ġurayḥ l'Égyptien, médecin, classé avec les Rūm et non avec les Égyptiens, sans doute parce qu'il vécut à l'époque musulmane, sous le règne de l'*iḥšīd* Muḥammad b. Ṭuġġ (882-946). Les Sabéens ? Tābit b. Qurra, philosophe, logicien, géomètre et astronome ; son fils Sinān, arithméticien, géomètre et médecin ; son petit-fils Tābit, médecin<sup>59</sup>. En fait, les Rūm de l'islam forment une sorte de prolongement de l'Antiquité, par leur religion (christianisme, sabéisme) et par leur connaissance de l'ancienne langue savante, le grec. Ṣāʿid prétend que Ḥunayn b. Ishāq, qui vécut pourtant à Bagdad au IX<sup>e</sup> siècle et porte un nom typiquement arabe, aurait « appris l'arabe en Perse<sup>60</sup> », laissant ainsi entendre que ce n'était pas sa langue maternelle. L'information, on le sait, est inexacte, Ḥunayn b. Ishāq est un Arabe, comme l'indique son ethnonyme, al-<sup>c</sup>Abādī, qui renvoie à une tribu arabe chrétienne d'al-Ḥīra<sup>61</sup>. Mais l'erreur est révélatrice du systématisme ṣāʿidien. Quand d'autres écrivent, à propos de Ḥunayn, que « son maître ès études arabes fut al-Ḥalīl b. Aḥmad<sup>62</sup> », lui comprend qu'il « apprit » (*ta<sup>c</sup>allama*) la langue avec celui-ci : le respect du critère linguistique (les Rūm ne sont pas censés parler l'arabe) entraîne le cadi de Tolède vers une déduction infondée.

## Les Égyptiens

Les habitants de l'Égypte forment la sixième nation savante, celle qui précède les Arabes dans l'ordre de présentation. À nouveau, Ṣāʿid va s'employer à remettre de l'ordre dans l'apparent désordre. Car diverses nations se sont mêlées sur la terre égyptienne : les Coptes, les Grecs, les Rūm, les Amalécites et d'autres encore. Une telle confusion tient au fait qu'elles y ont exercé le pouvoir successivement. Les Coptes, c'est-à-dire les Égyptiens originels, constituent néanmoins le gros de la population. Primitivement, ces Égyptiens étaient « sabéens », ils

<sup>58</sup> On connaît plusieurs ouvrages médicaux portant ce titre, mais aucun n'est attribué au médecin damascène Masīḥ b. Ḥakam. On a conservé de lui, en revanche, un traité dédié au calife Hārūn al-Rašīd, la *Risāla hārūniyya*, éditée et traduite par Suzanne Gigandet (Damas, IFÉAD, 2001). Voir J. BRUNING, « The *Tuḥfat al-aṭibbā' wa-ḍaḥīrat al-aṭibbā'*, ascribed to Ḥunayn b. Ishāq, and the *ar-Risāla al-Hārūniyya*, ascribed to Masīḥ b. al-Ḥakam [sic] : two members of one family », *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, vol. XIX, 2010-2011, p. 195-226.

<sup>59</sup> Sur tous ces personnages, voir Ibn Abī Uṣaybi<sup>c</sup>a, *ʿUyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, éd. Imru' al-Qays al-Ṭaḥḥān [Auguste Müller], s. I. [Le Caire], al-Maṭba'at al-wahbiyya, 1882, t. I, p. 120-121, 125-138, 175-183, 184-200, 215-226 ; *id.*, t. II, p. 85-86 ; L. LECLERC, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, Ernest Leroux, 1876, t. I, p. 84-86, 98-103, 105-111, 139-154, 168-172, 402 ; *Encyclopédie de l'Islam, op. cit.*, s. v. ; sur la médecine arabe, voir notamment parmi les travaux récents P. E. PORMANN et E. SAVAGE-SMITH, *Medieval Islamic Medicine*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2007 ; P. KOETSCHET et P. E. PORMANN (éd.), *La construction de la médecine arabe médiévale*, Beyrouth, Presses de l'IFPO et IFAO, 2016.

<sup>60</sup> Ṣāʿid, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū<sup>c</sup>Alwān, *op. cit.*, p. 102. Variante : « [...] à Bassorah » (*ibid.*, n. 1).

<sup>61</sup> Voir Ibn Abī Uṣaybi<sup>c</sup>a, *ʿUyūn al-anbā'*, *op. cit.*, t. II, p. 184.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 184-185. Voir également Ibn Gulḡul, *Ṭabaqāt al-aṭibbā' wa-l-ḥukamā'*, éd. Fu'ād Sayyid, 2<sup>e</sup> éd., Beyrouth, Mu'assasat al-risāla, 1985 (1<sup>e</sup> éd. Le Caire, Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1955), p. 68-69 : « Ḥunayn quitta Bagdad pour se rendre en Perse. Le grammairien Ḥalīl b. Aḥmad s'y trouvait. Ḥunayn le fréquenta assidûment jusqu'à devenir une sommité en langue arabe. » Ibn Gulḡul est l'une des sources de Ṣāʿid.

adoraient les idoles et administraient les temples. Puis ils devinrent chrétiens et le sont demeurés jusqu'à l'arrivée de l'islam, une partie se convertissant alors, l'autre restant fidèle à sa foi<sup>63</sup>. Voilà pour le contexte ethnique et religieux. Reste à trouver le point d'articulation autour duquel construire l'histoire de la sagesse en Égypte. Car, des temps les plus reculés, rien n'a été conservé, aucun livre, on ne sait rien. Or il subsiste les pyramides, les *barābī* (copte *p'erpé*, temple), les souterrains creusés dans les montagnes<sup>64</sup>. Ce point d'articulation va être de Déluge.

Avant le Déluge, les Égyptiens s'intéressaient aux différentes branches du savoir et ils cherchaient à en percer les mystères (*gawāmiđ*). Ils pensaient qu'il y avait, dans le monde de la génération et de la corruption (*ċālam al-kawn wa-l-fasād*, on reconnaît la formule aristotélicienne), de nombreuses espèces animales ayant une ressemblance avec l'espèce humaine mais présentant des formes et des conformations étranges (on pense, évidemment, aux images des divinités). Puis apparut l'espèce humaine, qui les anéantit presque toutes. Celles qui en réchappèrent sont les ogres, les ogresses et autres monstres éparpillés dans les déserts d'Égypte<sup>65</sup>. Cela commence donc mal :

Si ce qu'on dit des anciens Égyptiens est vrai, alors personne, sous cet aspect, n'est plus éloigné qu'eux du principe de la sagesse et des normes philosophiques<sup>66</sup>.

Heureusement, il y a Hermès, le premier Hermès, alias Hénoch fils de Yared pour les Hébreux<sup>67</sup>, alias le prophète Idrīs pour les musulmans<sup>68</sup>. Avec lui, nous voici de retour sur le terrain de la *hikma* (et de la tradition religieuse). Hermès fut le premier à parler des corps célestes et du mouvement des étoiles, le premier à bâtir des temples pour y glorifier Dieu, le premier à porter un regard scientifique sur la médecine, le premier, surtout, à avoir annoncé le Déluge. Craignant que le savoir ne fût emporté par le cataclysme, il construisit les monuments de Haute-Égypte, sur lesquels il représenta l'ensemble des techniques et des instruments connus ainsi que les procédés scientifiques, afin de les sauvegarder<sup>69</sup>. Voilà pour l'Égypte antédiluvienne : il y a quelque chose à voir, indubitablement, mais à peu près rien à savoir.

Après le Déluge, le tableau se précise. Apparaissent les différentes disciplines philosophiques : les mathématiques, la physique, la métaphysique, la science des talismans, des charmes, des miroirs ardents, l'alchimie, entre autres. Il existe des savants à présent, mais Ṣā'īd ne donne qu'un seul nom : celui d'Hermès, le deuxième Hermès, l'auteur d'un important traité d'alchimie et d'un autre sur les animaux venimeux, bref Hermès Trismégiste<sup>70</sup>.

Puis un saut dans le temps. Mais avant de parler du deuxième Hermès, Ṣā'īd avait introduit

<sup>63</sup> Ṣā'īd, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ċAlwān, *op. cit.*, p. 105-106.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 107, 110.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 106.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> C'est-à-dire le père de Mathusalem et l'arrière grand-père de Noé.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 107. Voir P. LORY, « Hermès/Idris, prophète et sage de la tradition islamiste », in A. Faivre (éd.), *Présence d'Hermès Trismégiste*, Paris, Albin Michel (coll. *Cahiers de l'hermétisme*), 1988, p. 100-109 ; K. VAN BLADEL, *The Arabic Hermes : From Pagan Sage to Prophet of Science*, New York, Oxford University Press, 2009.

<sup>69</sup> Ṣā'īd, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū ċAlwān, *op. cit.*, p. 107.

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 108.

une digression historique concernant les capitales successives de l'Égypte. Il avait mentionné la fondation d'Alexandrie, devenue rapidement la capitale des sciences et de la philosophie. Le deuxième Hermès correspond justement à la période de transition : il n'est ni à Memphis ni à Alexandrie, il erre d'un lieu à l'autre, il est le savant vagabond, il n'a pas encore atteint le rivage de la *falsafa*, de la *philosophia*<sup>71</sup>.

Avec Alexandrie, on aborde à ce rivage, c'est-à-dire à la Grèce. Voici enfin une liste de noms : Proclus d'Alexandrie, l'arithméticien ; Théon d'Alexandrie, le géomètre et astronome ; Zosime<sup>72</sup>, l'alchimiste ; et les « Alexandrins », qui condensèrent l'œuvre de Galien sous forme de questions et de réponses et dont le chef se nomme Antilaüs ; enfin Vettius Valens l'astrologue, déjà nommé dans le chapitre sur les Chaldéens et qui a droit, derechef, à une nouvelle notice<sup>73</sup>. On le voit, perpétuel retour aux Grecs, au modèle grec de la *ḥikma*. Non pas un modèle écrasant ; mais, au contraire, l'encouragement à progresser dans la voie du *ṭalab al-ilm*, de la quête du savoir. Car, pour le reste, si peu a traversé les siècles...

## Conclusion

Laissons le mot de la conclusion à Šāc'id, où se lit l'émerveillement – un émerveillement par ouï-dire car l'auteur des *Ṭabaqāt* n'a probablement jamais foulé le sol égyptien – et aussi la mélancolie devant la périssabilité du monde, de son monde à lui, celui des gens de savoir et de sagesse :

Je ne sais pas à quelle époque exacte ont vécu les savants alexandrins dont j'ai cité le nom, et je n'ai pas d'information plus aboutie [sur eux]. Il ne nous est parvenu, de la sagesse [des Égyptiens], guère plus que le témoignage des ruines de Haute-Égypte, ainsi que les ouvrages imposants qu'ils ont réalisés aux quatre coins du pays, ces temples merveilleux et extraordinaires qui sont l'indice de leur vaste savoir et l'expression de leurs grandes qualités<sup>74</sup>.

Domage, semble-t-il dire, que tout le monde n'ait pas été grec.

---

<sup>71</sup> *Ibid.*

<sup>72</sup> Rūšam, à émender en Rūsam (pour Zūsam, les caractères *rā'* et *zay* ayant une forme affine en arabe) : voir P. KRAUS, *Jābir ibn Ḥayyān. Contribution à l'histoire des idées scientifiques dans l'Islam*, t. II, *Jābir et la science grecque*, Le Caire, Institut d'Égypte, 1942 (rééd. Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1989), p. 42, n. 5.

<sup>73</sup> Šāc'id, *Ṭabaqāt...*, éd. Bū c'Alwān, *op. cit.*, p. 108-110.

<sup>74</sup> *Ibid.*, p. 110.

## Sources et bibliographie

### Sources arabes et traductions

ABŪ NUWĀS, *Dīwān*, Beyrouth, Dār Šādir, s. d.

al-BAKRĪ, *Kitāb al-masālik wa-l-mamālik*, éd. partielle par °A.-R. °A. al-Ḥaġġī, *Ġuġrāfiyat al-Andalus wa-Ūrūbbā min Kitāb al-masālik wa-l-mamālik li-Abī °Ubayd al-Bakrī*, Beyrouth, Dār al-Iršād, 1387/1968.

*Coran (Le)*, trad. française par Denise Masson, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade, 190), 1976.

IBN ABĪ UṢAYBĪ<sup>C</sup>A, *°Uyūn al-anbā' fī ṭabaqāt al-aṭibbā'*, Imru' al-Qays al-Ṭaḥḥān [Auguste Müller] (éd.), s. I. [Le Caire], al-Maṭba<sup>c</sup>a al-wahbiyya, 1882 (repr. en fac-similé par Fuat Sezgin, *Islamic Medicine*, vol. I, Frankfurt am Main, Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften, 1995).

IBN BAŠKUWĀL, *Kitāb al-šila*, s. I. [Le Caire], al-Dār al-miṣriyya li-l-ta'līf wa-l-tarġama, 1966.

al-DABBĪ, *Buġyat al-multamis fī tāriḥ riġāl ahl al-Andalus*, Francisco Codera et Julián Ribera (éd.), *Desiderium quærentes historiam virorum populi Andalusie*, Madrid, Rojas, 1885.

ḤĀĠĠĪ ḤALĪFA, *Kašf al-zunūn °an asāmī -l-kutub wa-l-funūn*, Gustav Flügel (éd.), *Lexicon bibliographicum et encyclopædicum*, Leipzig-Londres, The Oriental Translation Fund of Great Britain and Ireland, 1835-1852, 6 vol.

IBN ĠULĠUL, *Ṭabaqāt al-aṭibbā' wa-l-ḥukamā'*, Fu'ād Sayyid (éd.), 2<sup>e</sup> éd., Beyrouth, Mu'assasat al-risāla, 1985 (1<sup>e</sup> éd. Le Caire, Publications de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1955).

IBN ḤAZM, *Ġamharat ansāb al-°Arab*, éd. °Abd al-Salām Muḥammad Hārūn, Le Caire, Dār al-Ma<sup>c</sup>ārif, 5<sup>e</sup> éd., s. d. (1<sup>e</sup> éd. 1962).

al-ḤAWĀRIZMĪ, *Mafātīḥ al-°ulūm*, éd. °Abd al-Amīr al-A<sup>c</sup>sam, Beyrouth, Dār al-Manāhil, 1428/2008.

al-MAQQARĪ, *Nafḥ al-ṭib min ġuṣn al-Andalus al-raṭīb*, éd. Iḥsān °Abbās, Beyrouth, Dār Šādir, 1388/1968, 8 vol.

MASĪḥ b. ḤAKAM al-DIMAŠQĪ, *al-Risāla al-hārūniyya*, éd. et trad. annotée par Suzanne Gigandet, Damas, Institut français d'Études arabes, 2002.

al-MAS<sup>C</sup>ŪDĪ, *Kitāb al-tanbīḥ wa-l-išraf*, Michael Jan De Goeje, Leyde, E. J. Brill (éd.), 1893.

—, trad. française par Bernard Carra de Vaux, *Le Livre de l'Avertissement et de la Révision*, Paris, Imprimerie nationale, 1896.

al-QAZWĪNĪ, *°Aġā'ib al-maḥlūqāt wa-ġarā'ib al-mawġūdāt*, Ferdinand Wüstenfeld (éd.), *Kosmographie*, t. I, *Die Wunder der Schöpfung*, Göttingen, Verlag der Dieterichschen Buchhandlung, 1849.

ŠĀ<sup>C</sup>ID b. AḥMAD b. ŠĀ<sup>C</sup>ID al-ṬULAYṬULĪ al-ANDALUSĪ, *Kitāb ṭabaqāt al-umam*, Ḥayāt Bū °Alwān (éd.), Beyrouth, Dār al-Ṭalī<sup>c</sup>a li-l-ṭibā<sup>c</sup>a wa-l-našr, 1985 (sources : ms. 3950 de la Chester Beatty Library, Dublin ; mss. 668 de la Bibliothèque Asir Efendi et 1105 de la Bibliothèque Köprülü, Istanbul ; ms. Add. 1622 du British Museum, Londres).

— Gholamreza Jamshidnejad Avval (éd.), Téhéran, Miras-e Maktoob, [1376] 1997.

— Husayn Mu'nis (éd.), Le Caire, Dār al-ma<sup>c</sup>ārif, s. d. [c. 1993] (source : ms. Tārīḥ Ṭalat 1821 de la Bibliothèque nationale, Le Caire).

—, éd. Miṣr [= Le Caire] (éd.), Maṭba<sup>c</sup>at Muḥammad Muḥammad Maṭar, s. d. [c. 1980 ?].

—, éd. Muḥammad Baḥr al-°Ulūm, Nadjaf, al-Maktaba al-ḥaydariyya, [1387] 1967 ; rééd. 1976.

—, éd. Maḥmūd °Alī Šubayḥ, Miṣr [= Le Caire], al-Maktaba al-maḥmūdiyya al-tiġāriyya, s.

d. [c. 1950] (reprise de l'éd. Cheikho).

—, éd. Miṣr [= Le Caire], Maṭbaʿat al-Saʿāda, s. d. [c. 1940] ; rééd. 1960 (reprise de l'éd. Cheikho).

—, éd. Miṣr [= Le Caire], Maṭbaʿat al-Taqaḍḍum, s. d. [c. 1920].

—, éd. Louis Cheikho, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1912 (source : ms. 158 de la Bibliothèque orientale, Université Saint-Joseph, Beyrouth, avec les variantes des mss. Add. 1622, Add. 1503 et Add. 281 du British Museum, Londres).

—, éd. ʿAlī Muḥammad Abū Ṭālib, Le Caire, s. d.

—, trad. française par Régis Blachère, *Kitāb ṭabaqāt al-umam (Livre des catégories des nations)*, Paris, Larose éditions, 1935 (sources : éd. Cheikho et ms. Arabe 6735 de la BnF, Paris).

—, trad. anglaise par Semaʿan I. Salem et Alok Kumar, *Science in the Medieval World, “Book of the Categories of Nations”*, Austin, University of Texas Press, 1991 (source : éd. Bū ʿAlwān).

—, trad. castillane par Felipe Mañillo Salgado, *Libro de las categorías de las naciones (Vislumbres desde el Islam clásico sobre la filosofía y la ciencia)*, Madrid, Akal Ediciones, 1999 (source : éd. Bū ʿAlwān).

—, trad. castillane par Eloísa Llaveró Ruiz, *Historia de la filosofía y de las ciencias o Libro de las categorías de las naciones [Kitāb Ṭabaqāt al-umam]*, Madrid, Editorial Trotta, 2000 (source : éd. Bū ʿAlwān).

—, trad. ourdoue par Qazi Ahmed Mian Akhtar Junagarhi, Azamgarh (Uttar Pradesh), Maarif Press, 1346/1928.

—, trad. persane par Gholamreza Jamshidnejad Avval, Téhéran, Pajuheshgâh-e ʿolum-e ensâni va motâleʿât-e farhangî (Centre de recherches en sciences sociales), 1383 [2004].

al-ṬABARĪ, *Ġāmiʿ al-bayān ʿan taʿwīl āy al-Qurʿān*, éd. Baṣār ʿAwwād Maʿrūf et ʿIṣām Fāris al-Ḥarṣānī, Beyrouth, Muʿassasat al-Risāla, 1415/1994.

[*Tafsīr al-Ġalālayn*] *al-Qurʿān al-karīm bi-l-rasm al-ʿuṭmānī wa-bi-hāmiṣi-hi tafsīr al-imāmāyṅn al-ġalālayn [...] al-Maḥallī wa-[...] al-Suyūṭī*, éd. Marwān Sawār, Beyrouth, Dār al-Maʿrifa, s. d.

[al-ṬAḤĀWĪ] ABŪ ĠAʿFAR al-ṬAḤĀWĪ, *Bayān iʿtiqād ahl al-sunna wa-l-ġamāʿa*, éd. Maġdī Abū ʿArīṣ, *Al-ʿaqīda al-ṭaḥāwiyya*, Amman, Dār al-Bayāriq, 1421/2001.

YĀQŪT, *Irṣād al-arīb ilā maʿrifat al-adīb*, éd. Iḥsān ʿAbbās, Beyrouth, Dār al-Ġarb al-islāmī, 1993.

## Littérature secondaire

AILLET, Cyrille, *Les Mozarabes. Christianisme, islamisation et arabisation en péninsule ibérique (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, Madrid, Casa de Velázquez (Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 45), 2010.

BALTY-GUESDON, Marie-Geneviève, « Al-Andalus et l'héritage grec d'après les *Ṭabaqāt al-umam* de Ṣāʿid al-Andalusī », in Ahmad Hasnawi, Abdelali Elamrani-Jamal et Maroun Aouad (éd.), *Perspectives arabes et médiévales sur la tradition scientifique et philosophique grecque*, Actes du colloque de la SIHSPAI (Paris, 31 mars-3 avril 1993), Louvain-Paris, Peeters (Orientalia Lovaniensa analecta, 79), 1997, p. 331-342.

—, *Médecins et hommes de sciences en Espagne musulmane (II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècle)*, thèse de doctorat en histoire, université de Paris III, 1992.

BELLO, Iysa E., *The Medieval Islamic Controversy between Philosophy and Orthodoxy. Ijmāʿ and Taʿwīl in the conflict between al-Ghazālī and Ibn Rushd*, Leyde, E. J. Brill (Islamic philosophy and theology. Texts and studies, 3), 1989.

BLOIS, François de, entrée « Ṣābiʿ », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, Leyde, E.

J. Brill, 1995, p. 672-675.

BODEÛS, Richard, « Les considérations aristotéliennes sur la bestialité. Traditions et perspectives nouvelles », in Gilbert Romeyer Dherbey (dir.), Barbara Cassin et Jean-Louis Labarrière (éd.), *L'animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin (Bibliothèque d'histoire de la philosophie), 1997, p. 247-258.

BRUNING, Jelle, « The *Tuhfat al-aṭibbā' wa-dahīrat al-aṭibbā'*, ascribed to Ḥunayn b. Ishāq, and the *ar-Risāla al-Hārūniyya*, ascribed to Masīh b. al-Ḥakam [sic] : two members of one family », *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, vol. XIX, 2010-2011, p. 195-226.

CALLATAÏ, Godefroid de, « Kishwār-s, planètes et rois du monde. Le substrat iranien de la géographie arabe, à travers l'exemple des Ikhwān al-Ṣafā' », in Bert Broeckaert, Stef van den Branden and Jean-Jacques Pérennès (éd.), *Perspectives on Islamic Culture. Essays in Honour of Emilio G. Plati*, Louvain, Peeters (Cahiers du MIDEO, 6), 2013, p. 53-71.

CLÉMENT, François, « Comment être dedans quand on est dehors. Les anciens Arabes et la science dans les *Ṭabaqāt al-umam* de Ṣā'īd l'Andalou », in Jackie Pigeaud (dir.), *L'Intérieur, XX<sup>es</sup> Entretiens de La Garenne-Lemot*, Rennes, PUR, 2016 (sous presse).

—, « Ṣā'īd l'Andalou et l'origine des nations », in Jackie Pigeaud (dir.), *L'Origine, XIX<sup>es</sup> Entretiens de La Garenne-Lemot*, Rennes, PUR, 2015, p. 309-318.

—, « Ṣā'īd et les Grecs », *Les Cahiers Bernon*, vol. V, 2011, p. 81-90.

DUCÈNE, Jean-Charles, « Al-Bakrī et les *Étymologies* d'Isidore de Séville », *Journal Asiatique*, vol. CCXCVII, n° 2, 2009, p. 379-397.

*Encyclopédie de l'Islam*, n<sup>elle</sup> éd. [= 2<sup>e</sup> éd.], Leyde, E. J. Brill, 1960-2004, 12 vol.

FAHD, Toufic, entrée « Ṣābi'a », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, Leyde, E. J. Brill, 1995, p. 675-678.

FRÈRE, Jean, « Emportement et colère : *thumos* et *orgè* selon Aristote », in Nestor Luis Cordero (éd.), *Ontologie et dialogue. Mélanges en hommage à Pierre Aubenque*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (Tradition de la pensée classique), 2000.

GEOFFROY, Marc, « La tradition arabe du περὶ νοῦ d'Alexandre d'Aphrodise et les origines de la théorie farabienne des quatre degrés de l'intellect », in Cristina D'Ancona Costa et Giuseppe Serra (éd.), *Aristotele e Alessandro di Afrodisia nelle la tradizione arabe*, Actes du colloque « La ricezione arabe ed ebraica della filosofia et della scienza greche » (Padoue, 14-15 mai 1999), Padoue, Il Poligrafo (Subsidia Mediaevalia Patavina, 3), 2002,

GILLIOT, Claude, entrée « Ṭabaqāt », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. X, Leyde, E. J. Brill, 2000, p. 7-10.

GLICK, Thomas F., entrée « Toledo », in Thomas F. Glick, Steven J. Livesey et Faith Wallis (éd.), *Medieval Science, Technology and Medicine. An encyclopedia*, Abington (Oxon) et New York, Routledge, 2005, p. 478-481.

GUTAS, Dimitri, *Greek Thought, Arabic Culture. The Greco-Arabic Translation Movement in Baghdad and Early <sup>c</sup>Abbāsīd Society (2<sup>nd</sup>-4<sup>th</sup> / 8<sup>th</sup>-10<sup>th</sup> centuries)*, Abington (Oxon) et New York, Routledge, 1998.

HÄMEEN-ANTTILA, Jaakko, « Ṣā'īd al-Andalusī, His System of Nations and the Progress of Science », *Zeitschrift für Geschichte der arabisch-islamischen Wissenschaften*, vol. XIX, 2010-2011, p. 1-34.

HAFSI, Ibrahim, « Recherches sur le genre “Ṭabaqāt” dans la littérature arabe », *Arabica*, vol. XXIII, 1976, n° 3, p. 227-265 ; *id.*, vol. XXIV, 1977, n° 1, p. 1-41, et n° 2, p. 150-186.

—, *Recherches sur le genre “Ṭabaqāt” dans la littérature arabe*, thèse de 3<sup>e</sup> cycle en études arabo-islamiques, université de Paris IV, 1972.

JACQUART, Danielle, « Les allusions à la Grèce antique dans les commentaires aux *Problèmes* d'Aristote », dans Jean Leclant et Michel Zink (dir.), *La Grèce antique sous le regard du Moyen Âge occidental*, Paris, De Boccard (Cahiers de la Villa « Kérylos », 16),

2005, p. 79-93.

JUYNBOLL, Gautier H. A., entrée « *Ṣaḥīḥ* – 1. », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, Leyde, E. J. Brill, 1995, p. 835-836.

KHAN, M. S., « Qadi Sa'id's Introduction to his *Tabaqat al-Umam* », *Islam & Science*, vol. II, n° 2, hiver 2004, p. 189-202.

—, « *Ṭabaqāt al-umam of Qāḍī Ṣā'īd al-Andalusī (1029-1070 A.D.)* », *Indian Journal of History of Science*, vol. XXX, n° 2-4, 1995, p. 133-149.

—, « Proposal for a new edition of Qāḍī Ṣā'īd », *The Islamic Quarterly*, vol. XII, n° 3, 1967, p. 125-139.

KOETSCHET, Pauline, et PORMANN, Peter E. (éd.), *La construction de la médecine arabe médiévale / Naš'at al-tibb al-<sup>c</sup>arabī fī l-qurūn al-wuṣṭā*, Beyrouth, Presses de l'IFPO et IFAO, 2016.

KÖNIG, Daniel et BENHIMA, Yassir (dir.), *Traductions et transferts des savoirs dans l'espace euro-méditerranéen à l'époque médiévale / Übersetzungen und Wissenstransfer im mittelalterlichen Euromediterraneum, Trivium*, vol. VIII, 2011.

KRAUS, Paul, *Jābir ibn Ḥayyān. Contribution à l'histoire des idées scientifiques dans l'Islam*, II, *Jābir et la science grecque*, Le Caire, Institut d'Égypte, 1942 (rééd. Hildesheim-Zürich-New York, Georg Olms Verlag, 1989).

LECLERC, Lucien, *Histoire de la médecine arabe*, Paris, Ernest Leroux, 1876.

LEVI DELLA VIDA, Giorgio, « La Traduzione araba delle storie di Orosio », *Al-Andalus*, vol. XIX, 1954, p. 257-293.

LIBERA, Alain de, *Métaphysique et noétique. Albert le Grand*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin (Problèmes & Controverses), 2005.

LLAVERO RUIZ, Eloísa, « El cadí Ṣā'id de Toledo, primer historiador de la filosofía y de las ciencias en el mundo árabe », *Anales toledanos*, vol. 24, 1987, p. 7-29.

LORY, Pierre, « Hermès/Idris, prophète et sage de la tradition islamiste », in Antoine Faivre (éd.), *Présence d'Hermès Trismégiste*, Paris, Albin Michel (coll. *Cahiers de l'hermétisme*), 1988.

MAGDALINO, Paul, *L'orthodoxie des astrologues. La science entre le dogme et la divination à Byzance (VII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Lethielleux (Réalités byzantines, 12), 2006.

MARTINEZ-GROS, Gabriel, entrée « Ṣā'id al-Andalusī », in *Encyclopédie de l'Islam*, 2<sup>e</sup> éd., vol. VIII, Leyde, E. J. Brill, 1995, p. 867-868.

—, « La clôture du temps chez le cadí Ṣā'id, une conception implicite de l'histoire », *Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée*, vol. XL, 1985, p. 147-153.

—, « Classification des nations et classification des sciences. Trois exemples andalous du V<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècle », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, vol. XX, 1984, p. 83-114.

MIQUEL, André, *La géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11<sup>e</sup> siècle*, t. I et II, Paris-La Haye, Mouton (Civilisations et Sociétés, 7 et 37), 1967-1975 ; t. III, Paris-La Haye-New York, Mouton et Éditions de l'EHESS (Civilisations et Sociétés, 68), 1980 ; t. IV, Paris, Éditions de l'EHESS (Civilisations et Sociétés, 78), 1988.

MONTGOMERY, Scott L., *Science in Translation. Movements of Knowledge through Cultures and Times*, Chicago-Londres, The University of Chicago Press, 2000.

MORAUX, Paul, *Alexandre d'Aphrodise, exégète de la noétique d'Aristote*, Paris, E. Droz (Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, 99), 1942.

PENELAS, Mayte, « A Possible Author of the Arabic Translation of Orosius' *Historiae* », *al-Masāq*, vol. XIII, 2001, p. 113-135.

PINNA, Mario, « Un aperçu historique de "la théorie des climats" », *Annales de Géographie*, vol. XCVIII, n° 547, 1989, p. 322-325.

PORMANN, Peter E., et SAVAGE-SMITH, Emilie, *Medieval Islamic Medicine*, Édimbourg, Edinburgh University Press, 2007.

- ROBINSON, Chase F., « Al-Mu<sup>c</sup>āfā b. <sup>c</sup>Imrān and the beginnings of the *Ṭabaqāt* literature », *Journal of the American Oriental Society*, vol. CXVI, n° 1, 1996, p. 114-120.
- ROSENTHAL, Franz, *The Classical Heritage in Islam*, trad. de l'allemand par Emile et Jenny Marmorstein, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1975 (1<sup>e</sup> éd. : *Das Fortleben der Antike im Islam*, Zürich, Artemis Verlags-AG, 1965).
- SEZGIN, Fuat (éd.), *The Assimilation and Reception of Greek and Indian Science in Islam. Texts and Studies*, Frankfurt am Main, Institut für Geschichte der Arabisch-Islamischen Wissenschaften, 2005, 4 vol.
- TOUWAIDE, Alain , « Le paradigme culturel et épistémologique grec dans la science arabe à la lumière de l'histoire de la matière médicale », *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, vol. LXXVII-LXXVIII, 1995, p. 247-273.
- TROUPEAU, Gérard, « Le rôle des syriaques dans la transmission et l'exploitation du patrimoine philosophique et scientifique grec », *Arabica*, vol. XXXVIII, 1991, p. 1-10
- VAN BLADEL, Kevin, *The Arabic Hermes : From Pagan Sage to Prophet of Science*, New York, Oxford University Press, 2009.
- VERNET, Juan, « Un precedente milenario de las modernas teorías racistas », *Boletín de la Sociedad Científica Hispano-Marroquí*, vol. II, 1950, p. 91-100 (repris in ID., *Estudios sobre la historia de la ciencia medieval*, Barcelone, Bellaterra, 1979, p. 61-70).
- WOLSKA-CONUS, Wanda, « Stéphanos d'Athènes et Stéphanos d'Alexandrie. Essai d'identification et de biographie », *Revue des Études byzantines*, vol. XLVII, 1989, p. 5-89.

### Notice biographique

Historien et arabisant, spécialiste de l'Espagne musulmane, François Clément enseigne la langue et la civilisation arabes à l'université de Nantes. Il est l'auteur de nombreux travaux parus en France et à l'étranger. Il a notamment coordonné *Les vins d'Orient, 4000 ans d'ivresse* (Nantes, Les Éditions du Temps, 2008), ouvrage couronné par le Gourmand Award France 2008 dans la catégorie Best Wine History Book, et *Histoire et Nature. Pour une histoire écologique des sociétés méditerranéennes. Antiquité et Moyen Âge* (Rennes, PUR, 2011).